

UNE RUE

FAUST, MARGUERITE *passant*.

FAUST.

Ma belle noble demoiselle, oserais-je vous offrir mon bras pour vous reconduire?

MARGUERITE.

Je ne suis ni demoiselle noble ni belle, et pour rentrer chez moi je n'ai besoin du bras de personne.

(Elle se dégage et se sauve).

FAUST.

Par Dieu, voilà une belle enfant! Je n'ai jamais rien vu de si charmant; il y a en elle tant de modestie et de décence, et en même temps quelque chose de dédaigneux... La rougeur de ses lèvres, l'éclat de ses joues... je ne l'oublierai de ma vie! Ses regards baissés vers la terre se sont gravés profondément dans mon cœur, et sa brusque repartie.... C'est à ravir.

(MEPHISTOPHÉLÈS s'approche).

FAUST.

Écoute ici. Il faut que tu me procures cette fillette.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laquelle?

FAUST.

Celle qui vient de passer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Celle-là, dites-vous? Elle venait de chez un prêtre, qui lui a donné l'absolution de tous ses péchés; je m'étais glissé tout près du confessionnal : c'est l'innocence même, elle allait à confesse pour rien. Je n'ai aucun pouvoir sur elle.

FAUST.

Elle a pourtant plus de quatorze ans.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu t'exprimes comme Roger Bontemps, qui veut que toutes les jolies fleurs soient pour lui, et s'imagine qu'honneurs

et faveurs, tout est à portée de sa main ; mais la cueillette n'est pas toujours aussi facile.

FAUST.

Monsieur le magister, trêve de vos sentences ! Je ne dis plus qu'un mot : si cette charmante fille n'est pas ce soir même dans mes bras, à minuit nous nous séparons.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Demandez quelque chose de faisable, de possible. Seulement pour épier l'occasion, il me faudrait déjà au moins quinze jours.

FAUST.

Et moi, si j'avais seulement sept heures devant moi, je n'aurais pas besoin du Diable pour suivre une petite créature pareille.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà que vous parlez comme un Français ! Ne soyez pas si pressé, je vous en conjure : que sert-il de brusquer la jouissance ? Loin d'y gagner, votre plaisir sera beaucoup moins vif que si, avant d'en venir là, vous avez couru, fureté, fourré la main dans mille brimborions, pétri et ajusté vous-même la poupée. C'est ce que nous apprend plus d'un conte gaulois.

FAUST.

J'ai de l'appétit sans tout cela.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A présent, injures et plaisanteries à part, je vous dis et vous répète qu'auprès de cette belle enfant on ne saurait aller si vite en besogne. Il n'y a rien là à emporter d'assaut, il faut se résoudre à ruser.

FAUST.

Mais procure-moi quelque chose qui appartienne à cet ange, conduis-moi dans la chambre où elle dort, trouve-moi un fichu qui ait couvert son sein, une jarretière... enfin un objet quelconque qui serve à nourrir mon amour.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien, pour vous prouver que je compatis à vos peines, et que je veux y apporter remède, nous ne perdrons pas un moment ; je vous conduirai dès aujourd'hui dans sa chambre.

FAUST.

Et je la verrai ? je la posséderai ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non pas ! Elle sera chez une voisine ; et pendant ce temps-là vous pourrez vous livrer tout seul à la douce espérance des joies à venir, vous enivrer à votre aise de l'atmosphère qu'elle respire.

FAUST.

Partons-nous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est trop de bonne heure encore.

FAUST.

Va donc me chercher un cadeau pour elle. (*Il s'en va*).

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Déjà des cadeaux ? C'est fort bien. Il réussira. Je connais plus d'un bon endroit, et plus d'un vieux trésor enfoui ; je vais y donner un coup d'œil. (*Il s'en va*).

LE SOIR

UNE PETITE CHAMBRE PROPRE ET BIEN RANGÉE

MARGUERITE, *tressant ses nattes
et les relevant.*

Je donnerais quelque chose pour savoir qui était ce monsieur d'aujourd'hui. Il avait bon air, et sans doute il est d'une noble famille ; je l'ai lu dans ses traits... Sans cela d'ailleurs il n'aurait pas été si hardi. (*Elle sort*).

MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Entre, mais bien doucement ; entre donc !

FAUST, *après quelques instants de silence.*

Je t'en prie, laisse-moi seul.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *furetant autour de la chambre.*

Il s'en faut que toutes les jeunes filles soient aussi rangées. (*Il sort*).

FAUST, *regardant autour de lui.*

Je te salue, doux crépuscule, dont les rayons tremblants dorent ce sanctuaire ; je te livre mon âme, douce langueur d'amour qui te nourris de la rosée de l'espérance. Comme ici tout respire la paix, l'ordre, le contentement ! Dans cette pauvreté quelle abondance, au fond de ce réduit quelle félicité ! (*Il se jette dans un fauteuil de cuir près du lit*). O toi qui as reçu dans tes bras tant de générations aux heures de la joie ou de la tristesse, que ce soit mon tour aujourd'hui. Combien de fois, hélas ! une troupe d'enfants s'est pressée autour de ce trône de famille ! Ici peut-être, au saint jour de Noël, celle que j'aime est venue répandre sa reconnaissance dans le sein de son pieux aïeul, et, inclinant vers lui ses joues enfantines, elle a baisé la main flétrie du vieillard.

Je sens, ô jeune fille, ton esprit d'ordre planer autour de moi, cet esprit qui règle chacune de tes journées comme la plus tendre mère ; lui qui t'inspire, lorsque tu étends sur la table ce tapis propre et uni, lorsque tu répands en spirales le sable sur le plancher. O main charmante, main divine, cette chaumière est par toi changée en un vestibule du ciel. Et ici... (*Il soulève un des rideaux du lit*). Quel frisson de volupté s'empare de mes sens ! Ici je pourrais m'arrêter des heures entières. Nature, c'est donc ici que tu embellis le sommeil de cet ange en faisant voltiger de légers songes autour d'elle ; c'est ici que repose cette aimable enfant, dont le sein palpite de vie et de jeunesse ; ici se développa le pur et sacré tissu de cette image de Dieu.

Et toi, quel dessein t'y conduit ? Pensée amère et déchirante ! Que prétends-tu faire ici ? Pourquoi ton cœur est-il lourd ?... Misérable Faust, je ne te reconnais plus.

L'air que je respire en ce lieu est-il enchanté ? J'ai soif du plaisir ; je le voudrais sur l'heure, et je me sens plongé dans un océan de rêveries voluptueuses... Sommes-nous donc le jouet du premier souffle qui passe ?... Et, si elle entrait à l'instant même, comme tu te repentirais de ton crime ! Ah ! que le grand homme serait alors petit ! Je tomberais confus à ses pieds.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hâtez-vous de sortir, je la vois en bas qui s'approche.

FAUST.

Partons, partons ; et ne revenons jamais.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voici une cassette passablement pesante, que je suis allé prendre quelque part. Mettez-la dans son armoire, je vous jure qu'elle en perdra la tête : je l'ai garnie de certaines bagatelles bien faites pour en gagner d'autres. Après tout, c'est une enfant, et les enfants aiment les jouets.

FAUST.

Je ne sais si je dois...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'avez-vous donc ? Peut-être voudriez-vous garder le trésor pour vous ? En ce cas je conseille à votre amour de s'épargner un temps précieux et de m'épargner à moi une peine inutile. Vraiment, je désespère de vous voir jamais

raisonnable ; je me gratte la tête, je me frotte les mains...
(Il met la cassette dans l'armoire et la referme). Allons, par-
 tons vite !... Vous prétendez, dites-vous, attendre le cœur
 de cette charmante fille ; et vous voilà planté sur vos jam-
 bes, comme si la Physique et la Métaphysique s'offraient
 en personne à vos yeux. Partons donc !

(Ils sortent).

MARGUERITE, *tenant une lampe*.

Quelle odeur étouffante de renfermé il y a dans cette
 chambre ! C'est à suffoquer. *(Elle ouvre la fenêtre)*. L'air
 n'est pourtant pas chaud dehors ; cela tient à ma disposi-
 tion, je me sens mal à l'aise... Je voudrais que ma mère
 rentrât. J'ai un frisson par tout le corps... Folle et timide
 fille que je suis !

(Elle se met à chanter en se déshabillant).

Il était un roi dans Thulé
 Qui, de sa dame amant fidèle,
 En don suprême avait eu d'elle
 Une coupe d'or ciselé.
 Gage d'une chère mémoire,
 Rien ne lui fut plus précieux ;
 Personne ne l'y voyait boire
 Sans voir des larmes dans ses yeux.
 De la mort quand pour lui vint l'âge,
 Villes, biens, bijoux il compta,
 Et légua tout son héritage,
 Moins la coupe qu'il excepta.
 Puis, comme à la table royale
 Siégeaient ses preux bardés de fer,
 A l'entour d'une antique salle,
 Sur le rivage de la mer.
 Lui se sentant toucher au terme,
 A sa bouche avec des sanglots
 Porta la coupe, et d'un bras ferme
 La fit voler au sein des flots.
 Il la vit tournoyer sur l'onde,
 S'emplir, disparaître à jamais...
 Et plus n'arriva désormais
 Qu'il bût une goutte en ce monde.

(Elle ouvre l'armoire pour serrer ses vêtements, et aperçoit la cassette de bijoux).

Comment cette belle cassette se trouve-t-elle là-dedans ? Je suis pourtant bien sûre d'avoir fermé l'armoire : c'est étrange ! Que peut-elle contenir ? Quelqu'un l'aura donnée en gage à ma mère, qui aura prêté sur ce dépôt. La clef étant au bout du ruban, je ne pense pas qu'il y ait aucun mal à l'ouvrir... Qu'est cela, juste Ciel ! Qu'aperçois-je ? De ma vie je n'ai vu chose si belle ! Une parure... et quelle parure ! Une dame de haut rang serait heureuse de la porter aux jours de fête. Comme cette chaîne m'irait bien ! A qui donc peuvent appartenir toutes ces richesses ? *(Elle s'ajuste la parure, et va se regarder dans le miroir)*. Seulement ces boucles d'oreilles, si elles étaient à moi ! Avec cela on a tout un autre air. De quoi vous sert la beauté, la jeunesse ? C'est bel et bon ; mais on n'y prend pas garde, ou, si l'on vous loue, c'est comme par pitié. Tout court après l'or, tout est au poids de l'or ; et nous autres... Ah ! pauvreté !

UNE PROMENADE PUBLIQUE

FAUST *pensif, allant et venant.*
MÉPHISTOPHÉLÈS *courant à lui.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Par l'amour dédaigné ! par tous les éléments infernaux !...
Je voudrais connaître quelque chose de pire encore par quoi
je pusse jurer.

FAUST.

Qu'as-tu ? qu'est-ce donc qui t'émeut si fort ? Je n'ai vu
de ma vie une si laide grimace.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me donnerais au Diable tout à l'heure, si je ne l'étais
pas moi-même.

FAUST.

Aurais-tu la cervelle dérangée ? Il te sied bien, à toi, de te
démener comme un furieux !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Imaginez-vous que cette parure destinée à Marguerite, un
prêtre l'a escamotée ! Voici le fait : sa mère vint à voir l'ob-
jet en question, et aussitôt la peur la prit... La bonne fem-
me a l'odorat très fin ; elle a toujours le nez dans son livre
de prières, et ne cesse de flairer un à un tous les meubles
de sa maison, pour s'assurer si l'objet est sacré ou profane...
Elle vit donc tout de suite clairement que cette parure n'ap-
portait pas grande bénédiction avec elle. « Mon enfant, s'est-
elle écriée, le bien mal acquis trouble l'âme et tourne le
sang ; nous allons consacrer cela à la mère de Dieu, et la
manne du Ciel descendra sur nous ». La petite Marguerite
fit un peu la moue. « A cheval donné, pensa-t-elle, on ne
regarde point la bouche ; et certainement ce n'est pas un
impie, celui qui a eu la bonne idée d'apporter ici cette
cassette ». La mère envoya chercher un prêtre, et lui conta
l'aventure, qu'il trouva singulièrement agréable. « Bien ima-

giné, dit-il ; qui sait perdre gagnera. L'Eglise a un excellent estomac ; elle a mangé des pays entiers, et ne s'est point encore donné d'indigestion. Il n'y a que l'Eglise, mes chères dames, qui puisse digérer le bien mal acquis ».

FAUST.

C'est un usage général ; juifs et rois font de même.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Là-dessus il prit la parure, boucles, chaîne, bague et tout, comme si c'eût été une vétille, ne remercia ni plus ni moins qu'il n'eût fait pour un panier de noix, leur promit le ciel en récompense, et... elles furent très édifiées.

FAUST.

Et Marguerite ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est assise, inquiète, agitée ; elle ne sait ce qu'elle veut ni ce qu'elle doit faire ; elle pense jour et nuit aux bijoux, et plus encore à celui qui les lui apporta.

FAUST.

Le chagrin de ma bien-aimée m'afflige ; va sur-le-champ lui chercher un nouvel écrin encore plus beau. Le premier d'ailleurs n'était pas merveilleux.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! pour Monsieur tout est badinage, jeu d'enfant.

FAUST.

Allons, point de raisonnements, et fais ce que je t'ordonne ! Tâche à t'insinuer près de la voisine de Marguerite ; ne sois pas un Diable à l'eau tiède, et porte-lui une nouvelle parure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, très honoré maître, de tout mon cœur. (*Faust s'en va*).

MÉPHISTOPHÉLÈS, *seul*.

Un pareil fou, amoureux, ferait un feu d'artifice avec le soleil et la lune et toutes les étoiles, pour peu que sa belle s'en amusât.

(*Il s'en va*).

MAISON DE LA VOISINE DE MARGUERITE

MARTHE, *seule.*

Mon cher mari (que Dieu le lui pardonne !) ne s'est guère bien conduit avec moi. S'en aller ainsi courir le monde et me laisser toute seule sur la paille ! Ce n'est pourtant pas que je lui aie donné du chagrin, ce n'est pas que j'aie été froide pour lui : je l'aimais, Dieu le sait, de toute mon âme. (*Elle pleure*). Peut-être est-il mort. Malheureuse que je suis !... Encore si j'avais son extrait mortuaire !

(*Entre MARGUERITE*).

MARGUERITE.

Dame Marthe.

MARTHE.

Eh bien, ma petite Marguerite, qu'y a-t-il ?

MARGUERITE.

Mes genoux fléchissent sous moi ! ne viens-je pas de trouver encore une cassette dans mon armoire ? Tenez, elle est d'ivoire et pleine de choses d'une magnificence... bien plus riches que la première fois.

MARTHE.

Ne va pas la montrer à ta mère, elle la porterait encore à l'église.

MARGUERITE.

Ah ! regardez-la, regardez-la !

MARTHE *lui ajuste la parure.*

Heureuse créature !

MARGUERITE.

Quel dommage que je ne puisse pas aller, ainsi coiffée, dans la rue, à l'église !

MARTHE.

Viens me voir souvent ; tu pourras te parer ici sans que personne le sache, et te promener une petite heure devant le miroir : cela fait toujours plaisir. Et puis vienne une occa-

sion, vienne une fête, où tu te feras un peu plus belle qu'à l'ordinaire : ce sera une petite chaîne d'abord, ensuite une perle à l'oreille : ta mère ne s'en apercevra pas, ou bien on lui fera quelque conte.

MARGUERITE.

Qui donc peut avoir apporté ces deux cassettes ? Il y a quelque diablerie là-dessous. (*On frappe*).

MARGUERITE.

Grand Dieu, si c'était ma mère !

MARTHE, *regardant à travers le rideau*.

Non, c'est un étranger. — Entrez.

(*Entre MÉPHISTOPHÉLÈS*).

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est bien hardi à moi de m'introduire si brusquement chez ces dames, je leur en demande un million de pardons. (*Il se recule respectueusement devant Marguerite*). Je voudrais parler à la dame Marthe Schwerdtlein.

MARTHE.

C'est moi, Monsieur. Que me voulez-vous ?

MÉPHISTOPHÉLÈS, *bas à elle*.

Maintenant je vous connais, cela me suffit ; vous avez une visite de distinction. Pardonnez-moi la liberté que j'ai prise ; je reviendrai dans l'après-midi.

MARTHE, *haut*.

Croirais-tu, mon enfant, que Monsieur te prend pour une noble demoiselle ?

MARGUERITE.

Je ne suis qu'une pauvre fille ; ah ! mon Dieu ! Monsieur est beaucoup trop bon. Cette parure et ces bijoux ne m'appartiennent point.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oh ! ce n'est pas votre parure seulement ; mais vous avez des manières, un regard !... Je suis charmé de pouvoir rester.

MARTHE.

Que venez-vous m'annoncer ? Il me tarde bien...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je voudrais être porteur d'une nouvelle plus gaie, et toutefois j'espère que vous ne m'en voudrez pas à cause de mon message. Votre mari est mort et vous fait saluer.

MARTHE.

Il est mort?... Le cher homme! Miséricorde, mon mari est mort! Ah! mon bon Dieu, ayez pitié de moi.

MARGUERITE.

Eh! chère dame, ne vous désespérez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ecoutez le triste récit que j'ai à vous faire.

MARGUERITE.

Voilà pourquoi je ne voudrais aimer de ma vie; une pareille perte me ferait mourir de chagrin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il n'y a ni plaisir sans peine, ni peine sans plaisir.

MARTHE.

Racontez-moi la fin de sa vie.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il gît à Padoue, enseveli près de saint Antoine en terre sainte; là est la froide couche où il doit reposer éternellement.

MARTHE.

Mais n'avez-vous rien à me remettre de sa part?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si fait, une prière grave et importante, à savoir, de faire chanter pour lui trois cent messes. Du reste, mes poches sont vides.

MARTHE.

Comment! pas une pièce de monnaie? pas un bijou? Ce que le plus pauvre compagnon épargne au fond de son sac, et garde en souvenir de ceux qu'il a quittés, aimant mieux mourir de faim, aimant mieux mendier que de s'en défaire...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Madame, j'en suis on ne peut plus désolé; mais, pour être juste, il n'a pas jeté son argent par les fenêtres; et puis il s'est amèrement repenti de ses fautes, et s'est beaucoup lamenté sur son malheur.

MARGUERITE.

Ah! que les hommes sont malheureux! Sûrement je ferai chanter pour lui plus d'un *Requiem*.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous seriez digne de trouver un mari; vous êtes une aimable enfant.

MARGUERITE.

Oh ! non, cela ne se peut pas encore.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En attendant un mari, vous pourriez prendre un galant. Ce serait un don rare du Ciel que la possession d'une aussi charmante personne.

MARGUERITE.

Ce n'est pas l'usage du pays.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Usage ou non, cela peut s'arranger.

MARTHE.

Faites-moi donc votre récit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je me tenais auprès de son lit de mort : c'était quelque chose de mieux que du fumier, de la paille à moitié pourrie. Mais il mourut en chrétien, et trouva qu'il était mieux traité encore qu'il ne le méritait. « Ah ! s'écria-t-il, comme je dois me détester, là... à fond, pour avoir ainsi abandonné mon métier, ma femme ! Ce souvenir m'achève. Encore, si elle me pardonnait dans cette vie !... ».

MARTHE, *pleurant*.

L'excellent homme ! Il y a longtemps que je lui ai pardonné.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

« Mais, Dieu le sait, c'était plus sa faute que la mienne ».

MARTHE.

Pour cela, il en a menti. Quoi ! mentir au bord de la fosse !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il divaguait à sa dernière heure, autant que je m'y peux connaître. « Je n'avais pas, disait-il, un instant de loisir ; obligé d'abord de lui faire des enfants, et après cela chargé de leur gagner du pain ; et, quand je dis du pain, c'est dans toute la force du terme. Eh bien, je ne pouvais seulement pas manger mon morceau en paix ».

MARTHE.

A-t-il donc oublié tant de fidélité, tant d'amour, les tourments que jour et nuit...

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Non, non, il y a bien pensé. « Quand je partis de Malte, continua-t-il, je priais ardemment pour ma femme et pour

mes enfants : aussi le Ciel nous fut-il favorable ; notre vaisseau prit un bâtiment turc qui portait un trésor au grand sultan. Le courage reçut sa récompense ; et moi, comme il était juste, j'eus ma bonne part du butin ».

MARTHE.

Hé?... comment?... où?... L'a-t-il peut-être enfoui?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui sait lequel des quatre vents l'a emporté? Une belle demoiselle s'intéressa à lui, lorsqu'il se promenait à Naples en sa qualité d'étranger : elle lui voulait beaucoup de bien, et lui en fit tant et tant qu'il s'en est ressenti jusques à sa fin bienheureuse ¹.

MARTHE.

Le coquin, le voleur de ses enfants ! Ainsi donc, il n'y a besoin, il n'y a misère qui ait pu l'empêcher de continuer sa vie infâme !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous voyez ; aussi est-il mort. Maintenant, si j'étais de vous, je donnerais strictement à sa mémoire l'année de deuil ; et, pendant l'intervalle, je chercherais quelque nouveau trésor.

MARTHE.

Ah ! mon Dieu, comme était mon premier, je n'en trouverai pas si aisément dans ce monde ; car après tout c'était un brave garçon... Il aimait seulement trop les voyages, et les femmes étrangères, et le vin étranger, et les maudits jeux de hasard.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Bon, bon, cela pouvait aller, s'il vous en passait autant de votre côté. Je vous jure, moi, qu'à cette condition j'échangerais volontiers l'anneau avec vous.

MARTHE.

Oh ! Monsieur veut plaisanter.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part*.

Il est temps que je m'en aille, car elle est femme à prendre le Diable au mot. (*A Marguerite*). Eh, comment va le cœur ?

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire, Monsieur ?

¹. On connaît la maladie quelquefois désignée sous le nom de *mal de Naples*.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part.*

Aimable enfant, l'innocence même. (*Haut*). Adieu, Mesdames.

MARGUERITE.

Adieu.

MARTHE.

Un mot encore ! Je voudrais bien savoir précisément où, quand et comment mon mari est mort et a été enterré, afin d'en pouvoir fournir la preuve : j'ai toujours aimé l'ordre, je voudrais lire sa mort dans les affiches publiques.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien, ma bonne dame, le témoignage de deux personnes suffit en tout pays pour prouver la vérité d'un fait : j'ai un ami, homme de poids, que je prierai de comparaître pour vous devant le juge. Je vais l'amener ici.

MARTHE.

Oh ! faites cela.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et la jeune demoiselle y sera aussi?... C'est un joli homme, qui a beaucoup voyagé, et qui est extrêmement galant auprès des femmes.

MARGUERITE.

Je rougirai en sa présence.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Vous n'avez à rougir devant aucun roi de la terre.

MARTHE.

Là, dans mon jardin, derrière la maison, nous attendrons ce soir ces messieurs.

UNE RUE

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau? Les affaires s'avancent-elles? En verrons-nous bientôt la fin?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! bravo! voilà donc que vous avez repris votre beau feu? Très incessamment Marguerite sera à vous, et dès ce soir vous la verrez chez sa voisine Marthe: cette Marthe est une femme créée et mise au monde tout exprès pour le rôle d'entremetteuse, une vraie bohémienne.

FAUST.

Bien! fort bien!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais aussi l'on exige quelque chose de nous en retour.

FAUST.

Rien de plus juste, service pour service.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous sommes appelés par elle en témoignage, à l'effet d'attester juridiquement que les membres de son époux reposent à Padoue, étendus tout de leur long en terre sainte.

FAUST.

Voilà une belle invention! Nous allons donc être obligés de faire le voyage?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sancta simplicitas! Il n'est pas question de cela, témoignez sans en rien savoir.

FAUST.

Si tu n'as pas d'autre moyen, le plan est manqué.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

O saint homme!... Quoi! vous en êtes encore là? Mais

sera-ce donc la première fois de votre vie que vous porterez un faux témoignage ? N'avez-vous pas donné doctoralement mille définitions du monde et des éléments qui le composent, de l'homme et de ce qui se passe dans sa tête et dans son cœur ? N'avez-vous pas défini Dieu lui-même, avec assurance et le front levé ? Or, descendez dans votre conscience, et vous serez forcé d'avouer que vous n'en saviez là-dessus ni plus ni moins que sur la mort de M. Schwerdtlein.

FAUST.

Tu es et tu seras toujours un menteur, un sophiste.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, mais j'ai la vue plus longue que vous : car je vois que demain vous irez en tout honneur séduire la pauvre Marguerite en lui jurant un amour...

FAUST.

Qui est véritable.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A merveille ! Et ensuite, vous parlerez d'éternelle tendresse, de constance à toute épreuve, de penchant unique, irrésistible... Ce sera-t-il aussi véritable, cela ?

FAUST.

Assez sur ce sujet ! Certes, lorsque je sens, et que pour mon sentiment, pour mon ardeur, je cherche des expressions sans en pouvoir trouver ; quand je me jette alors en désespéré sur l'univers entier ; quand je prends les mots les plus énergiques, et que cette flamme dont je brûle, je l'appelle infinie, éternelle, oui, éternelle : est-ce un diabolique mensonge ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ai pourtant raison.

FAUST.

Ecoute, et retiens bien ceci (ce sera autant d'épargné pour mes poumons) : qui veut l'emporter dans la discussion et a une langue l'emporte indubitablement. Viens donc, je suis las de bavarder. Si tu as raison, c'est surtout parce que j'ai besoin de toi.

UN JARDIN

MARGUERITE *au bras de* FAUST,
MARTHE, MÉPHISTOPHÉLÈS, *se promenant en long
et en large.*

MARGUERITE.

Je le sens, Monsieur me ménage; il se rabaisse à mon niveau pour me couvrir de confusion. Les voyageurs sont accoutumés à être indulgents et à se contenter de ce qu'ils trouvent; mais je sais trop bien qu'un homme de tant d'expérience, mon pauvre babil ne saurait l'intéresser.

FAUST.

Un seul regard, un seul mot de toi a mille fois plus d'intérêt que toute la sagesse de ce monde. (*Il lui baise la main*).

MARGUERITE.

Que faites-vous là? Comment pouvez-vous baiser cette main? Elle est si sale, elle est si rude! A la maison n'ai-je pas tout à faire? Ma mère est d'une telle exigence! (*Ils passent*).

MARTHE.

Et vous, Monsieur, vous voyagez donc comme cela, toujours, toujours?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ah! les devoirs de notre état nous y obligent. Quand on se plaît quelque part, il est pénible de s'en aller; mais il le faut.

MARTHE.

Tant que dure la chaleur de l'âge, il y a plaisir à courir le monde, ici et là, où bon semble; mais vient ensuite la saison froide; et se traîner au tombeau, vieux garçon, seul, inutile, cela n'a encore réussi à personne.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je vois avec effroi cet avenir lointain.

MARTHE.

Eh bien, tâchez, mon digne monsieur, de vous pourvoir à temps. (*Ils passent*).

MARGUERITE.

Oui, loin des yeux, loin du cœur ! La politesse est chez vous une habitude ; mais vous avez beaucoup d'amis, et qui ont plus d'intelligence que moi.

FAUST.

Crois-moi, ma chère, ce que l'on nomme intelligence est souvent la bêtise et la vanité mêmes.

MARGUERITE.

Comment ?

FAUST.

Ah ! faut-il que l'innocence et la simplicité de cœur ne se connaissent jamais elles-mêmes, ne sentent jamais leur dignité sainte ! Faut-il que l'humilité, que l'obscurité, que les dons les plus rares de la bonne et inépuisable nature...

MARGUERITE.

Pensez quelquefois à moi, rien qu'un petit moment ; j'aurai, moi, tout le temps de penser à vous.

FAUST.

Vous êtes donc souvent seule !

MARGUERITE.

Oui. Notre ménage est peu de chose, mais il faut pourtant s'en occuper. Nous n'avons point de servante ; il me faut donc cuire, balayer, tricoter et coudre, et courir matin et soir ; et ma mère est en tout si exacte, si minutieuse ! Non pas précisément qu'elle soit forcée à l'économie ; nous pourrions en prendre à notre aise tout comme bien d'autres : mon père lui a laissé une jolie fortune, une petite maison et un petit jardin hors de la ville. Au reste, je ne dois pas trop me plaindre à présent, et je mène une vie très supportable. Mon frère est soldat, ma petite sœur est morte. La chère petite me donnait bien du mal en son vivant... Ce n'est pas que je n'en prisse soin bien volontiers ; je l'aimais tant, cette pauvre enfant !

FAUST.

C'était un ange, si elle te ressemblait.

MARGUERITE.

Je l'élevais moi-même, et elle m'aimait de tout son cœur. Elle naquit après la mort de mon père. Nous pensâmes

perdre ma mère, tant elle fut malade ; et elle ne se remit que très lentement, peu à peu, de sorte qu'elle ne put songer à nourrir la pauvre petite elle-même. J'en fus donc chargée seule, et je la nourris avec du lait et de l'eau. C'était comme mon enfant : toujours dans mes bras, sur mes genoux, elle prit pour moi une tendresse de fille. Elle commençait déjà à marcher, et grandissait à vue d'œil.

FAUST.

Tu as goûté sans doute le bonheur le plus pur...

MARGUERITE.

Mais aussi j'ai eu des heures bien pénibles. Comme le petit berceau était la nuit auprès de mon lit, l'enfant ne faisait pas un mouvement qu'aussitôt je ne m'éveillasse : il fallait tantôt lui donner à boire, tantôt la coucher à côté de moi ; tantôt, quand elle ne voulait point se taire, la sortir de son lit et danser autour de la chambre avec elle ; et dès le point du jour je devais courir au lavoir, ensuite aller au marché, et puis m'occuper du dîner ; et continuellement ainsi, le lendemain comme la veille. A cette vie-là, Monsieur, on n'est pas toujours gaie ; mais cela fait qu'on mange avec plus d'appétit, et qu'on dort d'un meilleur sommeil. (*Ils passent*).

MARTHE.

Les pauvres femmes ont bien du tracas, un célibataire est difficile à corriger.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il n'y aurait qu'une femme comme vous pour redresser mon caractère.

MARTHE.

Dites-moi, Monsieur, n'avez-vous encore rien trouvé ? Votre cœur ne s'est-il engagé nulle part ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le sage a dit : « Une maison qui vous appartienne et une femme honnête sont choses plus précieuses que l'or et les perles ».

MARTHE.

Je demande si vous n'avez jamais été accueilli favorablement ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

On m'a reçu partout avec beaucoup de politesse.

MARTHE.

Je voulais dire, n'avez-vous jamais eu dans le cœur aucune inclination sérieuse ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Avec les femmes, on ne doit jamais plaisanter.

MARTHE.

Ah ! vous ne me comprenez pas.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'en suis désolé ! Je comprends pourtant que... vous avez bien de la bonté. *(Ils passent)*.

FAUST.

Tu m'as donc reconnu, petit ange, dès que j'eus mis le pied dans le jardin ?

MARGUERITE.

Ne le vîtes-vous pas ? Je baissai les yeux.

FAUST.

Et tu me pardonnes la liberté que j'ai prise, ce que j'eus la témérité de te dire l'autre jour, comme tu sortais de l'église ?

MARGUERITE.

Je fus stupéfaite, jamais cela ne m'était encore arrivé ; car personne ne peut mal parler de moi. Hélas ! pensai-je en moi-même, a-t-il remarqué dans ma démarche quelque chose de hardi, d'inconvenant ? Il m'a accostée sans façon, on eût dit qu'il me prenait pour une coureuse. Et pourtant, je l'avoue, un je ne sais quoi me parlait en votre faveur ; mais cela n'empêche point que je me voulus du mal de ne m'être pas senti la force de vous en vouloir davantage.

FAUST.

Douce amie !

MARGUERITE.

Laissez...

(Elle cueille une marguerite, et en arrache les pétales l'un après l'autre).

FAUST.

Que veux-tu faire de cette fleur ? un bouquet ?

MARGUERITE.

Non, c'est un jeu...

FAUST.

Comment ?

MARGUERITE.

Vous allez vous moquer de moi. *(Elle continue, et parle entre ses dents)*.

FAUST.

Que murmures-tu?

MARGUERITE *à demi-voix.*

Il m'aime, — il ne m'aime pas.

FAUST.

Céleste figure!

MARGUERITE *continue.*

Il m'aime, — il ne m'aime pas, — il m'aime, — il ne m'aime pas — (*arrachant le dernier pétale, avec une douce joie*), il m'aime!

FAUST.

Oui, mon enfant, que la réponse de cette fleur soit pour toi la voix des dieux. Il t'aime! Comprends-tu bien ce que c'est? Il t'aime! (*Il lui prend les mains*).

MARGUERITE.

Je tremble...

FAUST.

Oh! ne crains rien. Que ce regard, que ce serrement de main, te disent ce qui est inexprimable : s'abandonner l'un à l'autre dans une extase qui dure éternellement, éternellement!... Son terme serait le désespoir. Non, aucun terme! aucun terme!

(*Marguerite lui serre les mains, puis se débarrasse et s'échappe. Il reste un moment absorbé, après quoi il la suit*).

MARTHE, *revenant.*

La nuit vient.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Oui, il est temps que nous partions.

MARTHE.

Je vous offrirais bien de rester ici plus longtemps, mais le lieu est mal choisi : il semble qu'ici personne n'ait autre chose à faire qu'à épier les moindres démarches de son voisin, et l'on devient l'objet des propos, de quelque manière qu'on se conduise... Mais notre couple?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A fui de ce côté, le long de l'allée. Légers papillons!

MARTHE.

Il paraît qu'elle lui plaît.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et lui à elle. Ainsi va le monde.

UN PAVILLON DU JARDIN

MARGUERITE *s'y élance,*
se blottit derrière la porte, tient le bout des doigts
sur ses lèvres, et regarde à travers une fente.

MARGUERITE.

Il vient!

(FAUST *entre*).

FAUST.

Ah! friponne, c'est ainsi que tu te joues de moi! Je te tiens! (*Il l'embrasse*).

MARGUERITE, *le serrant dans ses bras*
et lui rendant son baiser.

O le meilleur des hommes, je t'aime du fond du cœur!
(MÉPHISTOPHÉLES *heurte à la porte*).

FAUST, *frappant du pied.*

Qui est là?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Un ami.

FAUST.

Un animal!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il est temps de se séparer.

MARTHE, *entrant.*

Oui, Monsieur, il se fait tard.

FAUST.

Ne me sera-t-il pas permis de vous accompagner?

MARGUERITE.

Ma mère me.... Non, non, adieu!

FAUST.

Le faut-il? Adieu donc.

MARTHE.

Bonsoir.

MARGUERITE.

A revoir, bientôt !

(Faust et Méphistophélès sortent).

MARGUERITE.

Bonté de Dieu ! il n'y a rien qu'un pareil homme ne sache. Je suis toute honteuse devant lui, et je réponds *oui* à tout ce qu'il me dit. P'auvre ignorante fille que je suis, je ne peux comprendre ce qu'il trouve en moi de si amusant.

(Elle sort avec Marthe).

FORÊT ET CAVERNE

FAUST, *seul.*

Esprit sublime, tu m'as accordé tout ce que je t'ai demandé. Tu n'as pas en vain tourné vers moi ton visage rayonnant de lumière: tu m'as donné la magnifique nature pour empire, et en même temps la force de la sentir, d'en jouir. Ce n'est pas seulement une froide, une stupide admiration que tu m'as permise; tu m'as fait lire dans ses profondeurs comme dans le sein d'un ami. Tu déroules devant moi la longue chaîne des vivants, tu m'instruis à reconnaître mes frères sous le buisson tranquille, dans l'air et sur les eaux. Et quand l'orage gronde dans la forêt, quand il déracine ces pins énormes, qui heurtent si violemment leurs tiges entre elles, et dont la chute réveille comme un coup de tonnerre l'écho des montagnes; alors tu me conduis dans l'asile d'une caverne, tu me révéles alors le secret de mon être, alors se dévoilent les merveilles cachées de mon propre cœur. Puis je vois la lune, blanche et pure, monter lentement dans le ciel, et, le long des rochers, sur les haies humides, errer les ombres argentées des anciens jours, qui m'adoucissent le plaisir austère de la méditation.

Oh! c'est maintenant que je sens que l'homme ne peut atteindre à rien de parfait. En compensation de ces délices, qui me rapprochent des dieux de plus en plus, tu m'as donné ce compagnon, dont il m'est déjà impossible de me passer, bien que, froid et hautain, il me ravale à mes propres yeux, et que d'un mot il réduise à rien tous les dons que tu m'as faits. Il a allumé dans mon sein un feu sombre qui m'entraîne irrésistiblement vers cette belle image: je passe avec ivresse du désir à la jouissance, et, au sein de la jouissance, je regrette le désir.

(MÉPHISTOPHÉLES *s'approche*).

MÉPHISTOPHÉLÈS.

En aurez-vous bientôt assez de la vie que vous menez? Comment pouvez-vous vous plaire à cette lenteur? Il est bon d'essayer de ceci, mais pour passer aussitôt après à quelque chose de nouveau!

FAUST.

Je souhaiterais que tu eusses mieux à faire que de venir m'importuner dans mes bons moments.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh mais, je ne demande pas mieux que de te laisser en repos. Il ne faudrait pas m'en prier sérieusement. Avec un être aussi disgracieux, aussi rechigné, aussi fou que toi, la perte ne serait pas grande. Continuellement on a les mains pleines; mais ce qui convient à Monsieur, ce qu'on doit faire ou ne point faire, le bout du nez de Monsieur n'en laisse rien apercevoir.

FAUST.

Voilà bien de ses prétentions! Il veut encore un remerciement pour m'avoir ennuyé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Et comment donc, pauvre enfant de la terre, aurais-tu passé ta vie sans moi? C'est moi qui t'ai guéri des égarements de ton imagination, sans moi tu serais déjà parti pour l'autre monde. Qu'as-tu à te morfondre ici, niché comme un hibou dans les cavernes et dans les fentes des rochers? Qu'as-tu à humer la mousse fangeuse et les pierres ruisselantes, à te nourrir de pourriture comme un crapaud? Joli passe-temps, occupation agréable!... Le docteur est toujours enraciné dans ton corps.

FAUST.

Comprends-tu seulement quelle force nouvelle j'ai puisée dans ce séjour au désert?... Oui, si tu pouvais en avoir l'idée, tu serais assez diable pour vouloir me priver de mon bonheur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Plaisir surhumain en vérité! Passer toute la nuit étendu sur cette montagne dans l'herbe trempée de rosée, embrasser mystiquement le ciel et la terre, s'enfler jusqu'à se croire un Dieu, pénétrer par la pensée dans la moelle de la terre, repasser en son âme les six jours de la création, puiser je ne sais quelle joie orgueilleuse dans le sentiment de sa puis-

sance, se répandre avec délices au sein de la nature, dépouiller l'enveloppe mortelle, et conclure enfin toute cette belle contemplation... (*avec un geste*) je n'ose dire comment.

FAUST.

Fi, misérable !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela ne vous plaît point ? Vous avez en ce cas le droit de prononcer l'honnête *fi* ; car on ne doit pas dire devant des oreilles chastes ce dont un cœur chaste ne saurait se passer. Bref, je ne te refuse pas le plaisir de te mentir encore à toi-même de temps en temps ; mais tu en perdras bientôt l'habitude. Voilà donc que ta folie te reprend : si elle durait, tu retomberais dans les angoisses et dans le délire d'où je t'ai tiré... Mais laissons cela ! Ta bonne amie est dans la ville, et tout lui est à charge, tout lui serre le cœur ; tu ne lui sors pas de la mémoire, elle t'aime de passion. Ton amour était d'abord une rage qui débordait comme un ruisseau à la fonte des neiges ; tu la lui as versée dans le cœur, et maintenant chez toi le ruisseau est à sec. Il m'est avis qu'au lieu de régner sur les forêts, le grand homme ferait mieux de récompenser l'amour de cette pauvre fille. Le temps lui semble d'une longueur insupportable ; elle se tient près de sa fenêtre, et regarde passer les nuages au-dessus du vieux mur de la ville. « Si j'étais petit oiseau » ! voilà son unique refrain toute la journée et la moitié de la nuit. Gaie par moments, la plupart du temps elle est triste ; quelquefois même elle pleure ; puis elle reprend du calme en apparence, mais toujours elle aime.

FAUST.

Serpent ! serpent !

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à part*.

Il saura t'enlacer.

FAUST.

Misérable, va-t'en ! Va-t'en d'ici, et ne prononce pas le nom de cette aimable jeune fille ! Ne jette plus sa beauté ravissante au-devant de mes sens à demi-séduits.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qu'arrivera-t-il de là ? C'est qu'elle croira que tu l'as oubliée, et peu s'en faut effectivement que tu ne l'aies oubliée déjà.

FAUST.

Je suis près d'elle; mais, en fussé-je à mille lieues, je ne pourrais jamais l'oublier, jamais la perdre. Oui, je porte envie au corps du Seigneur, quand ses lèvres le touchent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Très bien, mon ami! Je vous ai, moi, souvent envié ces deux jumeaux qui paissent parmi les lis et les roses.

FAUST.

Fuis, entremetteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

A merveille! Vous croyez m'insulter, mais j'en ris: car le Dieu qui créa les garçons et les filles légitima en même temps le très noble métier de faire naître l'occasion. Allons, partons. Il y a vraiment de quoi se désoler! Vous allez dans la chambre de votre maîtresse, et non à l'échafaud.

FAUST.

Eh! qu'importent les plaisirs célestes qui m'attendent dans ses bras? Qu'elle me réchauffe contre son cœur, en sentirai-je moins sa détresse? Moi-même en serai-je moins un fugitif, un rejeté, un monstre sans but, asile ni repos, qui, comme le torrent mugissant de roc en roc, s'en va rouler avec furie dans un gouffre?... Elle, simple, ignorante, qui eût été si facilement heureuse, dont la vie eût coulé si doucement au sein des occupations domestiques; elle, qui se fût contentée d'une humble cabane dans une vallée des Alpes!... Et moi, l'ennemi de Dieu, il ne m'a point suffi de ruiner son bonheur présent; il faut encore que je détruise la paix de tout son avenir! Il faut que l'enfer ait cette victime!... Hé bien, Démon, abrège les heures de l'angoisse; que ce qui doit se faire se fasse aujourd'hui même; que sa destinée s'écroule avec la mienne, qu'elle soit engloutie avec moi dans l'abîme!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comme de nouveau tu bouillottes, tu t'enflames! Allons, viens la consoler, fou que tu es. Là où ta pauvre tête ne voit pas d'issue, elle s' imagine que tout est fini. Vive celui qui ne perd point courage! Tu es déjà passablement endiablé; songe donc qu'il n'y a rien au monde de plus absurde qu'un diable qui désespère.

LA CHAMBRE DE MARGUERITE

MARGUERITE *seule, assise près de sa quenouille.*

Que je me sens émue !
Cette tranquille paix
Que j'ai connue,
Elle est perdue,
Perdue à jamais.

Sans lui l'existence
N'est qu'un lourd fardeau ;
Ce monde si beau
N'est qu'un tombeau
Dans son absence.

De mon pauvre esprit
Le ressort s'arrête,
Ma pauvre tête
S'appesantit.

Que je me sens émue !
Cette tranquille paix
Que j'ai connue,
Elle est perdue,
Perdue à jamais.

Dehors regardé-je,
C'est pour le revoir ;
Au loin m'égaré-je,
C'est dans l'espoir
De le ravoïr.

Sa taille admirable,
Son port gracieux,
Son sourire aimable,
L'ardeur de ses yeux,

Et de son langage
Le tour aisé,
Son beau visage,
Las! et son baiser...

Que je me sens émue!
Cette tranquille paix
Que j'ai connue,
Elle est perdue,
Perdue à jamais.

Mon cœur soupire,
Rongé d'ennui.
Si devant lui
J'osais le dire,
Et l'embrasser,
Et le presser
A mon envie!...
Entre ses bras
Puissé-je, hélas!
Perdre la vie!...

LE JARDIN DE MARTHE

MARGUERITE, FAUST.

MARGUERITE.

Promets-moi, Henri...

FAUST.

Tout ce qui est en ma puissance!

MARGUERITE.

Eh bien, dis, que penses-tu au sujet de la religion? Tu es un excellent homme, un homme de cœur; mais je crois que tu n'as guère de religion.

FAUST.

Ne t'inquiète point de cela, mon enfant. Tu sais que je t'aime, et que pour mon amour je verserais tout mon sang, je donnerais ma vie. Je ne voudrais d'ailleurs troubler personne dans ses sentiments ni dans sa foi.

MARGUERITE.

Ce n'est pas tout; il faut croire soi-même.

FAUST.

Le faut-il?

MARGUERITE.

Ah! si j'avais quelque pouvoir sur toi!... Tu ne respectes pas les saints sacrements.

FAUST.

Je les respecte.

MARGUERITE.

Mais sans les désirer. Il y a longtemps que tu n'es allé à la messe, que tu ne t'es confessé. Crois-tu en Dieu?

FAUST.

Eh! ma chère, qui oserait affirmer qu'il croit en Dieu? Fais cette question aux prêtres ou aux philosophes; et, en écoutant leur réponse, il te semblera qu'ils veulent se moquer de toi.

MARGUERITE.

Tu n'y crois donc pas?

FAUST.

Ne te méprends pas sur le sens de mes paroles, charmante amie! Qui a le droit de le nommer, et de faire cette profession : « Je crois en lui »? Mais quel est l'homme doué de la faculté de sentir qui puisse prendre sur soi de dire : « Je ne crois pas en lui »? Celui qui contient tout et qui soutient tout, ne contient-il pas, ne soutient-il pas toi, moi, lui-même? La voûte du ciel ne s'arrondit-elle pas sur nos têtes; sous nos pieds, la terre ne s'étend-elle pas inébranlable, et les astres immortels ne roulent-ils pas dans l'espace, en nous regardant avec amour? Mon œil ne se réfléchit-il pas dans ton œil, et tout n'entraîne-t-il pas mon cœur vers ton cœur? N'est-ce point un mystère éternel, invisible et visible, que le lien qui nous attache l'un à l'autre? Pénètres-en ton âme, tout incompréhensible qu'il soit; et, lorsqu'en rêvant à moi tu te sens heureuse, donne à ce sentiment le nom que tu voudras; nomme-le félicité, cœur, amour, dieu : je n'en ai point pour une telle chose. Le sentiment est tout, les noms ne sont que du bruit, qu'une vaine fumée obscurcissant la clarté des cieux.

MARGUERITE.

Tout cela est bel et bon; le curé nous dit à peu près la même chose, mais en des termes un peu différents.

FAUST.

C'est ce que disent en tous lieux tous les hommes sous le soleil, chacun dans sa langue. Pourquoi donc ne le dirais-je pas dans la mienne?

MARGUERITE.

A l'entendre ainsi, rien de plus raisonnable. Cependant, il y reste toujours quelque chose de louche, car tu n'as point de christianisme.

FAUST.

Chère enfant!

MARGUERITE.

Depuis longtemps je souffre de te voir dans la compagnie...

FAUST.

De qui?

MARGUERITE.

De cet homme que tu as toujours avec toi. Je le hais de toutes les forces de mon âme ; le visage de cet homme m'est odieux, il me navre.

FAUST.

N'aie pas peur de lui, ma petite.

MARGUERITE.

Sa présence me glace le sang. J'ai d'ailleurs de la bienveillance pour tout le monde ; mais autant j'ai de plaisir à te regarder, autant je frissonne à l'aspect de cet homme. Et avec cela je le tiens pour un fourbe... Que Dieu me pardonne, si je lui fais injure !

FAUST.

Il faut qu'il y ait aussi de ces merles-là.

MARGUERITE.

Je ne voudrais pas vivre avec ses pareils. Vient-il à se présenter à la porte, il a toujours l'air moqueur et à moitié en colère : on voit qu'il ne prend aucun intérêt à rien, il est écrit sur son front qu'il ne peut aimer personne. Je suis si bien près de toi, si libre, si à l'aise ! Eh bien, même alors il suffit de sa présence pour me serrer le cœur.

FAUST, *à part.*

Pressentiments d'ange !

MARGUERITE.

Cette impression me domine à un tel point que, dès qu'il s'approche de nous, je crois en vérité... que je ne t'aime plus. Et puis, quand il est là, je ne peux jamais prier ; cela me trouble la conscience. Il en doit être de même pour toi, Henri.

FAUST.

Il y a de ces antipathies qu'on ne saurait expliquer.

MARGUERITE.

Voici le moment de me retirer.

FAUST.

Ah ! ne pourrai-je donc jamais passer une heure en paix auprès de toi, appuyer à loisir mon cœur contre le tien, confondre mon âme dans la tienne ?

MARGUERITE.

Si je couchais seule à la maison, je n'hésiterais pas à t'ouvrir les verrous ce soir ; mais ma mère a le sommeil léger,

et si elle nous surprenait ensemble, je tomberais morte sur la place.

FAUST.

Bannis cette inquiétude, mon ange. Voici une liqueur dont trois gouttes suffisent pour assoupir quelqu'un profondément.

MARGUERITE.

Comment te refuser?... J'espère que cette liqueur ne lui fera pas de mal.

FAUST.

Sans cela, ma chère, te la conseillerais-je?

MARGUERITE.

O le plus aimable des hommes! quand je te vois, je ne sais quoi me force à vouloir tout ce que tu veux... et d'ailleurs j'ai déjà tant fait pour toi qu'il ne me reste pour ainsi dire plus rien à faire.

(Elle s'en va).

(MÉPHISTOPHÉLÈS s'approche).

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La perruche est-elle partie?

FAUST.

Tu viens encore d'espionner.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je sais tout par le menu. Monsieur le Docteur, vous avez été ce qu'on appelle catéchisé; j'espère que vous en ferez votre profit. Les filles sont fort intéressées à ce qu'on se montre pieux et soumis à la vieille coutume. S'il obéit là, pensent-elles, c'est d'un bon augure pour nous.

FAUST.

Monstre! tu ne peux pas te figurer la sainte affliction que cette âme aimante et fidèle, pénétrée d'une croyance à laquelle elle attache tout son bonheur, éprouve à tenir pour perdu l'homme qu'elle adore.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Amant mystique et sensuel, une petite fille te mène par le nez.

FAUST.

Vile engeance de boue et de feu!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il faut avouer qu'elle est physionomiste. En ma présence elle est, dit-elle, mal à son aise; mon masque lui trahit un

Esprit caché : elle sent que je suis à coup sûr un Génie, ou peut-être même le Diable en personne... Hé bien, cette nuit?...

FAUST.

Que t'importe ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est que j'y ai aussi ma part de plaisir.

PRÈS DE LA FONTAINE

MARGUERITE, LISETTE, *portant des cruches.*

LISETTE.

N'as-tu rien entendu dire de la petite Barbe ?

MARGUERITE.

Pas un mot. Je vois si peu de monde !

LISETTE.

C'est une chose certaine (Sibylle me l'a conté ce matin) qu'elle s'est enfin laissé séduire. Les voilà toutes, avec leurs grands airs !

MARGUERITE.

Comment cela ?

LISETTE.

Oh ! une horreur ! Elle boit et mange à présent pour deux.

MARGUERITE.

Ah ! mon Dieu !

LISETTE.

Elle n'a que ce qu'elle mérite. Y avait-il assez longtemps qu'elle était pendue après ce drôle ! Tantôt une promenade, tantôt une course au village, tantôt un bal ; partout il fallait qu'elle fût la première ; il lui donnait sans cesse des petits gâteaux et du vin ; elle se croyait la plus belle des belles, et elle avait le front d'accepter sans rougir des présents de lui. D'abord ç'a été de la simple galanterie, puis sont venus les caresses... Tant y a qu'à la fin sa fleur court les champs.

MARGUERITE.

La pauvre fille !

LISETTE.

Tu la plains ? Le soir, pendant que nous étions à filer, nos mères ne nous laissaient jamais en bas ; mais elle, elle

restait auprès de son amoureux sur le banc de la porte, et, dans l'allée noire, il n'y avait point d'heure trop longue pour eux. Maintenant elle n'a plus qu'à demander pardon dans l'église, habillée en pénitente.

MARGUERITE.

Il la prend sûrement pour sa femme?

LISETTE.

Pas si fou! Un garçon alerte comme lui trouvera bien assez d'air à respirer tout autre part qu'ici. Il a décampé.

MARGUERITE.

Ce n'est pas beau de sa part.

LISETTE.

Si elle le repêche, il lui en cuira. Les jeunes gens lui arracheront sa couronne, et nous autres, nous sèmerons de la paille hachée devant sa porte.

(Elle s'en va).

MARGUERITE, *retournant chez elle.*

Comment pouvais-je autrefois déclamer avec tant de violence lorsque je voyais faillir une pauvre fille? Comment se pouvait-il que, pour qualifier les péchés des autres, ma langue ne trouvât point de termes assez forts? J'avais beau me les représenter sous les couleurs les plus noires, et les noircir encore, jamais ils n'étaient assez noirs à mon gré; je me signalais, je faisais le signe aussi grand que possible... Et maintenant, je suis le péché même. Hélas! tout ce qui m'y a entraînée était si bon et si charmant!

LES REMPARTS

DANS UN ENFONCEMENT DE LA MURAILLE
UNE IMAGE DE LA *MATER DOLOROSA*
DES VASES DE FLEURS DEVANT

MARGUERITE *met des fleurs fraîches dans les vases.*

Abaisse,
O Mere de douleur,
Un de tes doux regards jusque sur ma détresse.

Le glaive dans le cœur,
Avec quelle tristesse
Tu regardes mourir le fils de ta tendresse!

A ton Père et le sien
Confiant tes alarmes,
Tu répands tant de larmes
Sur son supplice et sur le tien!

Le martyr
Qui me déchire,
Quel esprit l'entendra?
Quel cœur le sentira?
Le doute horrible où mon âme se plonge,
Le poison lent qui s'y glisse et la ronge,
Ce qui se passe en moi,
Pour le connaître, hélas! il n'est que toi.

En quelque lieu que je me traîne,
Une peine, une affreuse peine,
Glace mon cœur, brise mes os.

Nuit et jour, à toute heure,
Je pleure, pleure, pleure...
Ni trêve ni repos!

Les deux vases de ma fenêtre,
Je les arrosai de mes pleurs,
Lorsque, voyant l'aube paraître,
Je te cueillis ces fleurs.

Le soleil se montrait à peine
Que, sur mon lit me soulevant,
Je regardais poindre en pleurant
Sa lueur incertaine.

Ah! sauve-moi du déshonneur!
Abaisse,
O Mère de douleur,
Un de tes doux regards, jusque sur ma détresse!

LA NUIT

UNE RUE DEVANT LA PORTE DE MARGUERITE

VALENTIN, *soldat, frère de Marguerite.*

Lorsqu'il m'arrivait d'assister à un de ces repas où toutes les têtes s'échauffent, et que les convives se mettaient à me vanter la fleur des filles du pays à qui mieux mieux, en arrosant chaque éloge d'un plein verre, moi, les coudes appuyés sur la table, je restais assis sans dire mot, et j'écoutais patiemment toutes leurs fanfaronnades. Mais ils n'avaient pas plutôt fini que je me frottais la barbe en riant, et, mon verre à la main : « Chacun son goût ! disais-je, mais y en a-t-il une seule à vingt lieues à la ronde qui vaille ma bonne petite Marguerite ? Y en a-t-il une seule qui soit digne de délier les souliers de ma sœur » ? Tope ! tope ! cling ! clang ! répondait-on en choquant les verres. Quelques-uns criaient : « Il a raison, elle est l'ornement de tout le pays », et nos vantards de rester muets. Et maintenant... c'est à s'arracher les cheveux, à se fendre la tête contre les murs !... les brocards, les quolibets vont pleuvoir sur moi, le dernier va-nu-pieds se croira en droit de me railler ; je serai là comme un criminel, chaque mot dit par hasard me donnera une sueur froide ! Puis, quand je les assommerais tous, je ne pourrais pas les appeler menteurs.

Qui s'avance de ce côté ? Qui se glisse le long des maisons ? Je me trompe fort, ou voici mon coquin. Si c'est lui, ses affaires vont mal ; il ne sortira pas vivant d'ici.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

FAUST.

Tu vois à travers la fenêtre de la sacristie cette lampe perpétuelle, dont la flamme vacillante pâlit par moments ?

Tu vois aussi l'obscurité qui règne à l'entour? Eh bien, dans mon âme il fait également nuit.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien, moi, je me sens au contraire ragaillardi, comme le petit chat qui grimpe à une échelle en tapinois, et qui se frotte voluptueusement contre les murs : je suis content de moi, et dans une excellente disposition, qui tient un peu de la convoitise du voleur, un peu de la chaleur du matou. Je flaire d'avance la magnifique nuit du sabbat, tous mes membres en frissonnent déjà de plaisir. Elle revient pour nous après-demain, et c'est alors qu'on sait pourquoi l'on veille.

FAUST.

Ce trésor que j'ai vu briller dans la terre, va-t-il bientôt paraître au jour?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tu pourras dans peu te donner le plaisir de ramasser cette cassette. Je l'ai reluquée dernièrement, elle est pleine de beaux écus neufs.

FAUST.

Et pas un bijou, pas une bague, pour en orner ma chère maîtresse?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pardonnez-moi, j'y ai remarqué quelque chose qui ressemblait à un collier de perles.

FAUST.

Tant mieux, car il me fâche d'entrer chez elle sans cadeau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi vous fâcheriez-vous d'avoir parfois du plaisir gratis? Maintenant que le ciel brille de toutes ses étoiles, il faut que vous entendiez un vrai chef-d'œuvre : je veux la régaler d'une chanson morale, pour la séduire d'autant mieux. (*Il chante en s'accompagnant sur la guitare*).

Hé ! que fais-tu donc,
Jeune Margoton,
Devant la maison
De l'amoureux Léandre?
Va, petite, va,
Il te laissera
Fille monter là,
Mais non fille en descendre.

Veille sur tes pas,
 Es-tu dans ses bras,
 Bonne nuit, hélas !
 Ma pauvre, pauvre fille.
 Gardez toutes bien
 De rien céder, rien,
 Que l'anneau chrétien
 A votre doigt ne brille.

VALENTIN *s'avance.*

Qui amorces-tu là, par la mort, maudit preneur de souris!... Au diable d'abord l'instrument, et puis au diable le chanteur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La guitare est en deux, on n'en peut plus rien faire.

VALENTIN.

En garde, maintenant!

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Monsieur le Docteur, n'allez pas mollir. Mettez-vous en garde! Plus près de moi, que je vous dirige. Allons, flamberge au vent! Ferme, poussez, je pare.

VALENTIN.

Pare celle-ci!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pourquoi pas?

VALENTIN.

Et celle-ci!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Sans doute.

VALENTIN.

Je crois en vérité que le Diable combat! Qu'est-ce donc? j'ai déjà la main fatiguée.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust.*

Pousse!

VALENTIN *tombe.*

Oh!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà mon rustaud apprivoisé... Maintenant, alerte! Il nous faut gagner promptement au large: car j'entends déjà crier au meurtre. La police ne m'embarrasse guère; mais pour la justice criminelle, c'est autre chose.

MARTHE, *à la fenêtre.*

A l'aide, au secours !

MARGUERITE, *à la fenêtre.*

Vite, un flambeau !

MARTHE, *de même.*

On s'injurie, on appelle, on crie, on se bat.

LE PEUPLE.

Il y en a déjà un de mort !

MARTHE, *sortant.*

Les meurtriers se sont donc enfuis ?

MARGUERITE, *sortant.*

Qui est resté sur la place ?

LE PEUPLE.

Le fils de ta mère.

MARGUERITE.

Grand Dieu ! Malheureuse que je suis !

VALENTIN.

Je meurs : c'est bientôt dit, et encore plus tôt fait. Que signifie tout ce bruit, femmes ? Pourquoi ces cris, ces plaintes ? Approchez-vous et écoutez-moi. (*Tous font cercle autour de lui*). Ma petite Marguerite, vois-tu bien, tu es jeune, tu n'es pas assez habile encore, tu mènes mal tes affaires. Je te le dis entre nous : tu n'es qu'une catin, sois-le donc comme il faut.

MARGUERITE.

Mon frère !... Dieu ! Que veux-tu dire ?

VALENTIN.

Ne mêle pas Dieu Notre Seigneur là-dedans. Malheureusement ce qui est fait est fait, et ce qui en doit arriver arrivera. Il y a commencement à tout : tu t'es donnée à un homme en cachette, bientôt il en viendra d'autres ; et, dès l'instant que tu es à une douzaine, tu es à toute la ville.

Quand la honte vient à naître, elle est mise au monde en secret, et on lui jette le voile de la nuit sur la tête et sur les oreilles ; oui, on voudrait bien l'étouffer. Mais elle n'en grandit pas moins ; puis, elle se montre nue au grand jour ; et ce n'est pas qu'elle soit devenue en même temps plus belle : au contraire, plus elle est laide, plus elle cherche la lumière.

Je vois déjà comme si j'y étais le temps où tout ce que la ville a d'honnêtes gens reculera devant toi, malheureuse,

comme devant un cadavre infect. Le cœur te saignera, s'ils s'avisent de te regarder entre les deux yeux : tu ne porteras plus de chaînes d'or ; tu n'iras plus à l'église ni à l'autel ; tu ne te pavaneras plus au bal avec une fraise brodée ! C'est sur la paille, dans un recoin obscur, au milieu des gueux et des estropiés, que tu iras t'étendre ; et Dieu te pardonnerait que tu n'en seras pas moins maudite sur la terre.

MARTHE.

Recommandez votre âme à la grâce de Dieu ! Voulez-vous aggraver encore vos péchés ?

VALENTIN.

Si je pouvais tomber sur ta vieille carcasse, infâme entre-metteuse, je croirais racheter amplement tous mes péchés !

MARGUERITE.

Mon frère, quel supplice affreux !

VALENTIN.

Va, va, ne pleure pas. C'est quand tu as forfait à ton honneur que j'ai reçu le coup le plus terrible... Aujourd'hui, en mourant, je monte vers Dieu comme un brave et honnête soldat.

(*Il meurt*).

L'ÉGLISE

OFFICE, ORGUE ET CHANT

MARGUERITE, *parmi la foule.*
UN MAUVAIS ESPRIT *derrière Marguerite.*

LE MAUVAIS ESPRIT.

Qu'il était différent, Marguerite, l'état de ton âme, lorsque, pleine encore d'innocence, tu t'approchais de ce même autel en balbutiant des prières, les yeux fixés sur ce petit livre usé, le cœur partagé entre les jeux de l'enfance et l'amour de Dieu ! Marguerite, qu'est devenue ta paix ? Dans ton cœur que de souillures ! Pries-tu pour l'âme de ta mère, que tu as fait descendre au tombeau à travers une lente, lente agonie ? Sur le seuil de ta porte, quel est ce sang ? Qui l'a versé ?... Et ne sens-tu pas s'agiter dans tes flancs une créature, qui va bientôt naître pour ton tourment et pour le sien ? Avenir funeste !

MARGUERITE.

Malheureuse !... Ah ! si je pouvais me soustraire aux pensées qui se succèdent en tumulte dans mon âme et s'élèvent contre moi !

CHŒUR.

*Dies iræ, dies illa
Solvat sæclum in favilla¹.*

(L'orgue joue).

LE MAUVAIS ESPRIT.

La colère de Dieu fond sur toi ; la trompette sonne ; les tombeaux s'ébranlent ; et les cendres de ton corps, ranimées pour les flammes éternelles, tressaillent de terreur !

1.

Le jour de la colère, ce grand jour
Réduira le monde en cendre.

MARGUERITE.

Que ne suis-je loin d'ici ! Le son de cet orgue m'ôte la respiration, ces chants abattent mes forces et déchirent mon cœur.

CHŒUR.

*Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remenabit*¹.

MARGUERITE.

Je ne puis plus respirer ; ces piliers me serrent, cette voûte m'écrase... De l'air !

LE MAUVAIS ESPRIT.

Cache-toi... Mais non, le crime et la honte ne peuvent se cacher. De l'air, dis-tu, de la lumière ? Malheur à toi !

CHŒUR.

*Quid sum miser tunc dicturus,
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus*² ?

LE MAUVAIS ESPRIT.

Les saints détournent de toi leur visage, les justes rougi-
raient de te tendre la main. Malheur !

CHŒUR.

Quid sum miser tunc dicturus ?

MARGUERITE.

Voisine, votre flacon !... (*Elle tombe évanouie*).

1. Lorsque le juge siégera
Tout ce qui est caché viendra à la lumière,
Rien ne restera sans vengeance.
2. Que dirai-je alors, misérable que je suis ?
Quel avocat invoquerai-je,
Quand le juste lui-même sera à peine en sûreté ?
(*Office des Morts*).

NUIT DE SABBAT¹

LES MONTAGNES DU HARZ. — ENVIRONS
DE SCHIRKE ET D'ELEND.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

N'as-tu pas envie de t'aider d'un manche à balai ? Je voudrais bien, quant à moi, trouver quelque part un bouc vigoureux. Nous sommes encore loin du terme de notre course.

FAUST.

Tant que mes jambes auront la force de me porter, je me contenterai de ce bâton noueux. Que sert-il d'abrèger le chemin ? Errer dans ce labyrinthe de vallées, gravir sur ces rochers, d'où se précipitent les eaux qui y sourdent éternellement, voilà les plaisirs d'une telle course. La sève du printemps circule déjà sous l'écorce blanche et crevasée des bouleaux, les sapins mêmes ressentent les influences de cette saison : ne devrait-elle point pénétrer aussi dans nos membres engourdis ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Pour moi, je n'en éprouve pas l'effet ; l'hiver est dans mon corps, j'ai soif de neige et de glace, il m'en faudrait partout sur mon sentier. Que la lune est triste ! Qu'ils sont ternes et rougeâtres, les rayons que son disque échanuré

1. La journée du 1^{er} mai était consacrée à sainte Walpurgis ou sainte Vaubourg, nièce de Boniface, apôtre de la Germanie. Dans la nuit précédente, les sorciers et les sorcières faisaient leur sabbat. Il faudrait un long et minutieux examen pour rendre intelligible la *Nuit de Walpurgis* et surtout le *Songe* qui la suit. Mais comme, en rendant plus intelligible ce fatras bizarre, on ne le rendrait guère plus intéressant, on a pensé qu'un commentaire complet serait peine perdue, et l'on s'est borné à quelques notes choisies.

nous lance en montant dans le ciel ! Elle éclaire si mal qu'à chaque pas on se heurte contre un arbre ou contre un rocher. Permets que je m'adresse à quelque feu follet : j'en vois justement un qui promène non loin d'ici sa voltigeante lumière. Holà, mon ami, à nous ! Que te revient-il de flamber solitairement dans le vide ? Aie la bonté d'éclairer nos pas et de nous conduire là-haut.

(UN FEU FOLLET *s'approche*).

LE FEU FOLLET.

J'espère que le respect que j'ai pour vous l'emportera sur mon naturel vagabond ; mais c'est ordinairement en zigzag que notre course se dirige.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh ! voyez donc, il veut singer les hommes. Marche droit, au nom du Diable, où d'un souffle j'éteins ta vie de flamme.

LE FEU FOLLET.

Je vois bien que vous êtes le maître de céans, et je me rendrai de bonne grâce à vos désirs. Mais, songez-y, la montagne est aujourd'hui ensorcelée, elle est tourmentée de vertiges ; or, si un feu follet vous montre le chemin, il ne faut pas que vous y regardiez de trop près.

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS, LE FEU FOLLET,
chantant alternativement.

Dans la sphère des mensonges,
Des chimères, des vains songes,
Nous voici tous deux entrés.
Sois-nous un fidèle guide.
Effleurons le sol aride,
Foulons les rocs déchirés.

Que de sapins qui se pressent,
Et dont tous les troncs paraissent,
Saisis d'un long tremblement,
Fuir au loin rapidement !
Que de sommets qui s'abaissent !
Que de nuages mouvants !
Que de pics battus des vents !
Que de brouillards qui se fondent,
Qui renaissent et qui grondent !

Sur un tapis de gazon
Roule un torrent noir de fange
Et blanc d'écume... Qu'entends-je ?
Un murmure ? Une chanson ?
Serait-ce la voix d'un Ange ?
Ou bien seraient-ce les sons
De la voix que nous aimons ?
L'écho de ce doux ramage,
Comme le cri d'un autre âge,
Va mourant de monts en monts.

Ouhou ! chouhou ! bruits funèbres
Retentissent près de nous :
Merles, geais, corbeaux, hiboux,
Veillent-ils dans les ténèbres ?
Qui frappe ici nos regards ?
Ventres plats, longues échines.
Scorpions, serpents, lézards,
Rampent-ils sous les épines ?
De toutes parts les racines,
Comme un million de bras,
S'allongent devant nos pas.
Ici cachant une fosse,
Raboteuses, suant l'eau,
Elles tendent un réseau
Flexible, où le pied se fausse ;
Là du tronc des arbres morts
Elles s'élancent en gerbes,
Ou bien confondent aux herbes
Leurs longs filaments retors.
Et ces souris bigarrées,
Sur la bruyère égarées,
La mousse humide grattant,
Broutant, trottant, haletant ;
Et ces mouches fugitives,
Dont l'impétueux essaim
Sème sur notre chemin
Des étincelles si vives !...

Dis-nous si nous resterons,
Ou si nous avancerons ?

Ici tout pend, tout menace :
 Ces sapins déracinés
 Qui déchirent notre face,
 Et ces rochers calcinés,
 Ces eaux vertes, ces feux sombres,
 Et ces brouillards, et ces ombres !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Tiens-toi ferme au pan de mon habit. Voici un sommet intermédiaire, d'où l'on découvre avec surprise la splendeur de Mammon dans l'intérieur de la montagne.

FAUST.

De quelles étranges lueurs brillent ces vallées, comme éclairées d'un triste crépuscule ! Elles pénètrent jusqu'aux profondeurs les plus reculées de l'abîme. Là, s'élève une vapeur ; plus loin, voltige un lambeau de nuage ; ici, brille une flamme ardente à travers le crêpe des brouillards ; et tantôt elle serpente comme un étroit sentier, tantôt elle jaillit comme une source limpide. Ici, durant un long espace, elle jette mille feux divers, qui se partagent en ruisseaux rouges dans les vallons ; là, pressée entre deux rocs, elle se réunit en une seule gerbe. Près de nous des millions d'étincelles tombent sur la terre, qui semble couverte d'une poussière d'or. Mais regarde, ces murs de rochers s'allument dans toute leur hauteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Le seigneur Mammon n'illumine-t-il pas son palais comme il faut pour cette fête ? quel bonheur pour toi d'avoir vu cela !... Je pressens déjà l'approche de ses convives turbulents.

FAUST.

Quelle agitation dans l'air ! L'ouragan se déclare, il frappe mes épaules à coups pressés.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si tu ne te cramponnes à ces vieilles roches, il te précipitera au fond de l'abîme... Une brume vient de rendre la nuit plus obscure encore... Ecoute comme les arbres craquent dans les bois ; les hiboux s'enfuient épouvantés. Entends-tu éclater les colonnes de ces palais toujours verts ? Entends-tu le froissement plaintif des branches, le violent tremblement des troncs, l'ébranlement sourd des racines ?

Quel affreux désordre dans leur chute ! Tous crient, en tombant les uns sur les autres ; et au fond des antres éboulés s'engouffrent tourbillons sur tourbillons, avec un sifflement aigu. N'entends-tu pas des voix sur les hauteurs, de loin, de près, de partout ? Oui, oui, tout le long de la montagne résonne un horrible chant magique.

SORCIÈRES EN CHŒUR.

Nous montons au Brocken désert¹.
Le chaume est jaune, et le blé vert.
Monseigneur Béliat, notre maître,
Sur le froid sommet tient sa cour,
On se presse tout à l'entour,
On danse à l'ombre du grand hêtre.
On voit la sorcière...

A côté de son bouc puant.

UNE VOIX.

Baubo galope par derrière ;
La vieille est à califourchon
Sur le râble d'un vieux cochon.
Reculez-vous, place à la mère !

CHŒUR.

Honneur sans doute à qui de droit !
En avant, Baubo, marche droit.
D'abord la mère et qui la porte,
Puis, à quelques pas, son escorte.

UNE VOIX.

Holà ! quel chemin prends-tu ?

UNE VOIX.

Moi ?

Celui d'Ilstein, où je vois
Un chat-huant d'humeur accorte,
Qui se blottit dans les buissons
Et qui me fait des yeux !...

UNE VOIX.

Chansons !

Viens en enfer, petite...
Pourquoi fuis-tu si vite ?

1. Les mots à la rime ne sont indiqués dans l'original que par la première et la dernière lettre.

UNE VOIX.

Il m'a mordue au flanc.
Vois-tu couler mon sang?

SORCIÈRES, *chœur*.

Le mont est haut, long le voyage ;
Quel bruit confus, quel tourbillon !
Maint balai traîne, et maint fourchon ;
L'enfant souffle, et la mère enrage.

SORCIERS, *premier demi-chœur*.

Vrais escargots, nous marchons mal :
Les femmes ont sur nous l'avance.
Car, s'agit-il de tendre au mal,
La femme a mille pas d'avance.

SORCIERS, *deuxième demi-chœur*.

Oui, oui, votre calcul est bon ;
Femme, il est vrai, le fait en mille.
Mais en quoi l'homme est plus agile,
C'est qu'il le fait, lui, d'un seul bond.

UNE VOIX *d'en haut*.

Venez, venez joindre vos frères,
Quittez cet océan de pierres.

VOIX *d'en bas*.

Las ! nous ne demandons pas mieux
Que de vous suivre jusqu'aux cieux.
Nous caquetons sans fin ni cesse,
Nous ne perdons pas un moment ;
Mais inutilement.

Ah ! maudite faiblesse !

LES DEUX CHŒURS.

Le vent se tait, l'étoile fuit,
La lune se cache, il est nuit.
Le chœur entier, battant des ailes,
Frappe les airs d'un triste bruit,
Et jette au loin mille étincelles.

UNE VOIX *d'en bas*.

Arrêtez ! arrêtez !

UNE VOIX *d'en haut*.

Qui crie au fond du gouffre,
En ces rocs écartés ?

UNE VOIX *d'en bas*.

Oh ! prenez-moi ! je souffre ;

Je monte depuis trois cents ans,
Et ne puis atteindre le faite.
Quel bonheur pour moi, quelle fête,
Si je rejoignais mes parents !

LES DEUX CHŒURS.

Manche à balai, pieu, râteau, pelle,
Tout nous devient cheval de selle.
Qui ne peut monter en ce jour
Y doit renoncer sans retour.

UNE DEMI-SORCIÈRE, *en bas*.

Voilà de si longues années
Que je patauge dans mon coin
Comment sont-ils déjà si loin ?
J'y passe pourtant mes journées,
J'y consacre tout mon temps, tout,
Et ne suis pas encore au bout.

LE CHŒUR DES SORCIÈRES.

Pour les Sorcières ce flacon
Renferme un excellent collyre ;
Une auge est le meilleur navire,
La meilleure voile un torchon.
Qui n'a pu voguer à cette heure,
Au grand jamais ne voguera.

LES DEUX CHŒURS.

Lorsqu'au sommet l'on touchera,
Que chacun à son rang demeure.
Tous à la fois d'un même vol,
En tournoyant, rasez le sol,
Et courbez au loin les bruyères
Sous vos escadrons de Sorcières.

(Ils font halte).

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Cela se pousse et se presse, cela s'élançe et frémit, cela siffle et grouille, cela marche et jacasse, cela reluit, étincelle, et pue, et flambe. Véritable élément de sorcières... Allons, tiens-toi donc à moi, autrement nous allons être séparés... Où es-tu ?

FAUST, *dans l'éloignement*.

Ici !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Comment, déjà emporté? Il faut donc que j'use de mon droit de maître. Place à M. Volant¹! Place, aimable canaille, place! Ici, Docteur, prends-moi. A présent fendons la presse ensemble, c'est trop extravagant même pour moi. Un peu plus loin brille quelque chose qui a un éclat tout particulier, un instinct m'entraîne vers ce petit buisson. Viens, viens, nous nous y glisserons l'un et l'autre.

FAUST.

Esprit de contradiction!... Allons, va, je te suis. Voilà qui est fort bien : nous montons au Brocken dans la nuit du sabbat pour nous reléguer seuls dans un coin.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde, que de flammes bigarrées! C'est un club joyeux qui s'assemble. Avec ces petits êtres on n'est pas seul.

FAUST.

J'aimerais pourtant mieux être en haut. Déjà je vois le feu et les tourbillons de fumée; vers ce point roule la multitude; là elle se presse autour de l'Esprit du mal. Plus d'une énigme doit s'y dénouer.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Mais aussi plus d'une énigme s'y noue. Laisse le grand monde s'écouler en murmurant, nous nous arrêterons ici pour nous reposer. Depuis longtemps il est reçu que dans le grand monde on bâtit de petits mondes. Voici de jeunes sorcières nues comme la main, et de vieilles qui se voilent sagement. Soyez accueillantes pour l'amour de moi : cela coûte peu, et fait grand bien. J'entends un bruit d'instruments. Maudit charivari! on a besoin de s'y habituer. Viens, viens, suis-moi; cela ne peut être autrement, je marche devant toi, et je t'introduis : nouveaux services que je te rends. Que dis-tu, l'ami? Ce n'est pas un étroit espace; regarde de ce côté, à peine en verras-tu le bout. Une centaine de feux sont allumés en cercle; on danse, on jase, on cuit, on boit, on fait l'amour. Dis-moi où l'on pourrait trouver meilleure compagnie.

FAUST.

Pour nous y introduire, vas-tu te montrer en magicien ou en diable?

1. Ancien sobriquet de Satan.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Ma coutume est bien de conserver l'incognito ; mais, dans un jour de gala, on laisse volontiers voir ses cordons. Au lieu de l'ordre de la Jarretière, le pied cornu est en grand honneur céans. Vois-tu là cet escargot qui arrive en rampant ? A force de tâter avec le bout de ses cornes, il a senti que c'était moi. Si je voulais, je ne me déguiserais pas. Viens toujours, nous allons passer d'un feu à l'autre. Tu es le prétendu, moi je fais ta demande. (*A plusieurs personnages qui sont assis autour d'un tas de charbons à demi éteints*). Messieurs les vieillards, à quoi vous occupez-vous dans ce coin ? J'aimerais à vous voir au milieu du monde, mangeant et faisant la vie avec les jeunes gens. On a tout le temps d'être seul chez soi.

UN GÉNÉRAL.

Aux nations qui se fie est un sot.
On perd sa peine à travailler pour elles :
Car près du peuple, ainsi qu'auprès des belles,
C'est la jeunesse qui prévaut.

UN MINISTRE.

Ah ! qu'aujourd'hui la misère est profonde !
Moi, je suis fort de l'avis des barbons :
Oui, sans mentir, lorsque nous gouvernions,
C'était bien l'âge d'or du monde.

UN PARVENU.

Nous n'étions pas non plus des moins adroits,
Et de nos mains nous poussions à la roue ;
Mais, à présent que nous sommes les rois,
A notre tour on nous bafoue.

UN AUTEUR.

Tout se corrompt. Qui peut lire en nos jours
Un écrit juste et d'un contenu sage ?
Jamais encore on n'a vu le jeune âge
Aussi tranchant dans ses discours.

MÉPHISTOPHÉLÈS *paraît tout à coup très âgé.*
Le monde, je le sens, touche à sa dernière heure ;
Pour la dernière fois j'ai suivi ce chemin,
Mon corps devient débile... Oui, s'il faut que je meure,
Le vieux monde est sur son déclin.

UNE SORCIÈRE REVENDEUSE.

Messieurs, ne passez pas si vite, ne laissez pas échapper l'occasion, regardez avec attention mes marchandises. Il y en a de toute sorte, et cependant rien qui n'ait son pareil sur la terre, rien qui n'ait causé un notable dommage aux hommes et au monde. Ici, il n'y a pas un poignard qui n'ait fait couler du sang; pas une coupe qui n'ait versé dans un corps sain le poison le plus subtil; pas une parure qui n'ait séduit une femme honnête; pas une épée qui n'ait rompu l'alliance de paix, ou frappé l'ennemi par derrière.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh! cousine, vous vous méprenez sur les temps. Ce qui est fait, est fait; on ne s'en inquiète plus. Fournissez-vous de nouveautés, il n'y a que les nouveautés qui attirent.

FAUST.

Pourvu que je ne m'oublie pas moi-même! C'est bien là une véritable foire!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Toute la colonne s'ébranle pour monter; tu crois pousser, et tu es poussé.

FAUST.

Qui aperçois-je de ce côté?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Regarde bien, c'est Lilith.

FAUST.

Qui?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

La première femme d'Adam. Tiens-toi en garde contre ses beaux cheveux, merveilleuse parure qui la distingue; quand une fois elle en a touché un jeune homme, c'en est fait de sa liberté.

FAUST.

Près de ce siège en voici deux, l'une vieille et l'autre jeune, qui ont déjà beaucoup dansé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Aujourd'hui cela ne se repose point. On passe à une nouvelle danse; viens, prenons-les.

FAUST, *dansant avec la jeune.*

J'eus un beau rêve un soir d'été:
Sur un pommier dans les prairies

Reluisaient deux pommes fleuries ;
Elles me plurent, j'y montai.

LA BELLE.

Pour les pommes bien arrondies
Votre appétit date d'Eden :
Il m'est doux d'avoir un jardin
Qui vous en tend d'aussi jolies.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *avec la vieille.*

J'eus un mauvais rêve une nuit :
En un tronc mou, jaune et stérile
.¹
.

LA VIEILLE.

Je suis la très humble servante
Du chevalier au pied cornu.
Qu'il
Si ne l'épouvante.

PROKTOPHANTASMISTE².

Maudites gens, qu'osez-vous faire ? Ne vous a-t-on pas, depuis longtemps, montré comment il faut s'y prendre ? Un Esprit ne se tient jamais droit sur ses pieds, et voilà que vous dansez ainsi que nous autres hommes !

LA BELLE, *dansant.*

Qu'a-t-il à voir dans notre bal, celui-là ?

FAUST, *dansant.*

Eh ! il est partout le même ; ce que les autres font, il faut, lui, qu'il le juge. S'il n'a pu discourir sur un pas, le pas est comme non venu. Ce qui le met surtout en colère, c'est de vous voir avancer : consentez à tourner en cercle, comme il tourne lui-même dans son vieux moulin, et il

1. Les lignes de points sont dans le texte allemand.

2. Mot formé de *πρωκτός*, derrière, et de *φάντασμα*, apparition, et désignant Nicolai, philosophe rationaliste et libraire. Quoiqu'il fût ennemi de tout mysticisme et de toute sentimentalité, il avait des visions, dont il guérit par le moyen d'une application de sangsues à l'anus. Il fit sur cette cure intéressante une lecture publique dans une séance de l'Académie des Sciences de Berlin. C'est son genre de critique et d'esprit qui est raillé page 272. Il avait parodié platement le *Werther* de Goethe. Il était possédé d'une sorte de manie, à laquelle le poète fait allusion plus loin, et qui consistait à voir des jésuites partout.

s'extasiera à tous coups, notamment si vous ne manquez pas de le payer en profondes révérences.

PROKTOPHANTASMISTE.

Vous êtes encore là ? C'est inouï. Disparaissez donc ! Nous avons tout éclairci ; mais la canaille des Diables est ingouvernable. Nous avons la sagesse en partage, nous travaillons de toutes nos forces ; et néanmoins le creuset n'est pas encore nettoyé. Combien de temps n'y ai-je pas consacré ! et jamais rien ne s'épure. C'est inouï !

LA BELLE.

Eh bien, cesse donc de nous ennuyer ici.

PROKTOPHANTASMISTE.

Esprits, je vous le dis en face, le despotisme d'esprit m'est intolérable ; mon esprit ne peut l'exercer. (*On continue de danser*). Aujourd'hui, je le vois, je ne gagnerai rien : cependant c'est toujours un nouveau voyage de fait, et je n'ai pas perdu l'espoir de mettre, à mon dernier, les Diables et les poètes en déroute.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il va se plonger tout à l'heure dans une mare, c'est la façon dont il se soulage ; et, quand une sangsue s'est gorgée de son sang, il est alors guéri des Esprits et de l'esprit. (*A Faut qui a quitté la danse*). Pourquoi lâches-tu la jolie fille qui t'excitait à la danse par des chants si agréables ?

FAUST.

Ah ! au milieu de ses chants, une souris rouge lui est sortie de la bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Voilà quelque chose de bien redoutable ! On n'y regarde pas de si près : que la souris soit rouge ou grise, il n'importe. Qui va tenir compte de pareille bagatelle dans un moment comme celui-ci, à l'heure du berger ?

FAUST.

Mais que vois-je ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hé ?

FAUST.

Méphisto, ne vois-tu pas une jeune fille pâle et belle, qui se tient seule dans l'éloignement ? Elle s'avance à pas lents ; on dirait, à sa démarche, qu'elle a les fers aux pieds... Je jurerais que c'est ma bonne Marguerite elle-même.